Hitler et le IIIe Reich, derniers secrets

Révélations. Des documents inédits dévoilent des pans méconnus de l'histoire des nazis.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

On croyait tout savoir sur Hitler et son funeste Reich. Les livres sur ce sujet s'accumulent par milliers. De toutes qualités. Parfois contradictoires. On veut faire la lumière ; souvent, on obscurcit. L'ouvrage de l'historien François Kersaudy, « Les secrets du IIIe Reich », a le double mérite, lui, d'apporter du neuf et de clarifier. En huit chapitres denses, abondamment sourcés, formidablement mis en musique, le biographe polyglotte de Göring et de Churchill, récent auteur d'un « Hitler » chef de guerre, exhume et éclaircit.

Parmi les débats rouverts, le mystère des origines juives de Hitler. Un feuilleton policier. A l'été 1937, l'agent de la Gestapo Hansjurgen Köhler est convoqué par son patron, Reinhard Heydrich. Il est chargé d'aller récupérer à Vienne l'original d'un dossier aux mains de Kurt von Schuschnigg, le chancelier autrichien, qui fait chanter Hitler. Köhler en lit très vite une copie, stupéfait. Il s'agit en réalité de trois dossiers concoctés successivement par von Schleicher, l'ancien chancelier allemand, qui les avait expédiés avant son assassinat à Dollfuss, lequel les étoffa, puis les transmit, avant d'être lui-même tué en 1934, à son successeur Schuschnigg. Kersaudy a lu les Mémoires de Köhler publiés en 1940 à Londres et non traduits. L'agent de la Gestapo y décrit le contenu de ces dossiers portant sur les origines troubles du Führer, qui, pour les dissimuler, sema les cadavres. Ces papiers embarrassants évoquaient son père, Alois, légitimé sur le tard et illégalement, sa grand-mère paternelle, Maria Schicklgruber, servante chez les Rothschild à Vienne, sa grand-mère maternelle, Johanna, d'origine tchèque, donc slave. Guère reluisant, à l'aune des canons nazis. On sait depuis que Maria Schicklgruber était aussi employée chez les Frankenberger, autre famille juive, lorsqu'elle donna naissance au père de Hitler, Alois, à 41 ans. Le Führer le savait sans doute, car comme Kersaudy le fait remarquer, le paragraphe III de la « loi pour la protection du sang » interdisait aux juifs d'employer des servantes de sang allemand âgées de moins de 45 ans. Curieuse et étrange précision. Mais, à l'évidence, Hitler ne savait à quoi s'en tenir sur ses origines. Dans le doute, qui le taraudait, le criminel en élimina toute trace, comme si elles étaient un crime, et fit raser les villages d'origine de son père et de sa grand-mère pour en faire des terrains militaires.

A l'autre bout du Reich, le livre de Kersaudy fait aussi toute la lumière sur un fascinant personnage : l'amiral Canaris. Un petit homme insaisissable à qui l'on a collé bien des étiquettes. Taupe de Hitler ? Traître recruté par les Alliés ? On ne savait plus. Il est vrai que Canaris, chef de l'Abwehr, le contre-espionnage militaire, en qui Hitler, admiratif, voyait le maître espion allemand capable de rivaliser avec le MI6, avait tout pour susciter le fantasme. La lecture dessine le portrait définitif d'un résistant au cœur même de la tourmente, adversaire acharné de la Gestapo, qui a été largement sous-estimé. Parmi ses faits d'armes, sa protection apportée à une série d'opposants au nazisme, son refus de faire assassiner Weygand, Churchill, de Gaulle, son intervention auprès de Franco, qu'il dissuade de déclarer la guerre à l'Angleterre, son rôle pour faire échouer l'enlèvement par les SS du pape et du roi d'Italie. En 2009, le rabbin Lipschitz a demandé qu'il soit reconnu comme Juste, car il sauva de nombreux juifs. Yad Vashem a pour l'instant refusé.

A propos de Juste, Kersaudy lève un autre lièvre : lecteur d'une biographie non traduite de David Crowe, il nous apprend que ■■■

Un neveu encombrant

Quand William Patrick Hitler, qui vit à Londres, donne des interviews à la presse anglaise sur son oncle, celui-ci le convoque : « Les gens ne doivent pas savoir qui je suis, de quelle famille je proviens. » Le jeune homme devra démentir tout lien de parenté.



Pour dissimuler ses origines, le Führer sema les cadavres et fit raser les villages de ses ancêtres.

Propagande. Le Führer, dans les années 30, pose avec un membre de la Jeunesse hitlérienne.

CORBIS



Trouble
Spécialiste des déclarations enflammées auprès de dames d'âge mûr, parfois mariées, dont il se disait l'« esclave », Hitler avait un mal fou à entretenir des relations normales avec le « sexe faible ». Un jour, une jolie femme l'embrasse, il prend un visage horrifié. Après 1925, il s'intéressera aux adolescentes, dont sa nièce, mais le verdict est sans appel : impuissant.

Equivoque. Avec sa nièce Geli, à l'été 1931. Elle se suicide peu après.

HEINRICH HOFFMANN/BAYERISCHE STAATSBIBLIOTHEK/BPK/RMN

Hitler et les femmes

■■■ l'Allemand des Sudètes Oskar Schindler, immortalisé par Steven Spielberg, fut dès 1936 un agent de l'Abwehr dans sa région natale (en Tchécoslovaquie), puis à partir de 1939 en Pologne. Son action de sauvetage des juifs a donc été menée grâce à la couverture de l'Abwehr de l'amiral Canaris et du Bureau des armements du général Thomas, qui s'employaient à résister contre Hitler. Spielberg n'a plus qu'à refaire son film.

Pour ouvrir ce dossier, qui explicite des horizons méconnus du IIIe Reich, nous vous proposons des extraits de l'ouvrage de Kersaudy qui livrent des éléments vertigineux : qu'en fut-il exactement du rapport de Hitler avec les femmes ? Jusqu'à quel point l'entourage de Hitler fut-il un vrai panier de crabes ? Les réponses sont éloquentes ■

EXTRAITS / 1



« Les secrets du IIIe Reich », de François Kersaudy (Perrin, 320 p., 21 €).

Pratiques. Les étranges fantasmes d'Adolf Hitler...

Personne ne paraît y trouver à redire, pas même la mère de Geli [la nièce de Hitler, NDLR], mais il y a tout de même trois problèmes. La jeune femme, qui a dix-neuf ans de moins que son Onkel Alf, est éprise de liberté, mais l'oncle amoureux est maladivement jaloux, il lui interdit de sortir seule et semble avoir cette fois quelques exigences particulières. Geli confie seulement à une amie : « *C'est un monstre. Tu ne croirais jamais ce qu'il me fait faire.* » Elle s'en ouvre également à Otto Strasser [membre de l'aile gauche du parti nazi, NDLR], qui pourra écrire : « *Sincèrement, j'avais cru alors que la fille du photographe* [Eva Braun] *était hystérique et mentait à plaisir. Mais Geli, dans l'ignorance complète de l'autre aventure de son oncle, me confirmait point par point ce que l'imagination d'un homme sain a de la peine à croire... Avec colère, dégoût, horreur, elle me conta les étranges*

propositions que lui faisait son oncle. » Konrad Heiden, à la fois témoin et historien de cette époque, nous fournira le chaînon manquant : « *Au début de 1929, Hitler avait écrit à la jeune fille une lettre conçue en termes non équivoques. Dans cette lettre, l'amant et oncle se dévoilait entièrement : il exprimait des sentiments qui ne pouvaient émaner que d'un homme aux penchants sadomasochistes et coprophiles.* » [...]

Voyeur. Selon Ernst Hanfstaengl [chef du département de presse, NDLR], « *rien n'indiquait que ses goûts soient devenus moins bizarres. C'est vers cette époque, le printemps de 1934, ou peut-être un peu plus tard, que les initiés du parti commençaient à parler de deux petites ballerines* [...] *qui sortaient parfois au petit matin de la chancellerie du Reich par une grille latérale. Elles étaient sœurs et ne se quittaient jamais, et les histoires qui circulaient sur leur compte ne semblaient pas indiquer que Hitler était devenu plus normal – bien au contraire. Plus tard, à peu près au moment de ma fuite, en 1937, Hitler avait pris goût au spectacle des danseuses de cabaret et des acrobates du music-hall La Scala, et moins elles étaient vêtues, plus il appréciait. Je devais rencontrer l'une d'elles durant mon exil à Londres* [...] *et elle me confia en grimaçant : "Vous savez, votre monsieur Hitler n'est qu'un vieux voyeur"* ». Hanfstaengl pouvait difficilement l'ignorer, mais ce n'est là qu'un autre aspect anodin du problème. Les indices d'une perversion plus accentuée referont bientôt surface, même s'ils paraissent toujours aussi délicats à décrire : Hans-Jürgen Köhler, l'agent de Heydrich dont la tâche consistait à surveiller les gardes du corps de Hitler, s'y essaiera à nouveau pendant son exil : « *Il faut souligner que le Führer n'a rien d'un homosexuel.* [...] *Son anomalie sexuelle est de nature tout à fait différente. Il ne m'appartient* ■■■



BPK/RMN

Platonique ? Eva Braun en 1941. « Etre pathétique et sexuellement frustré », dira d'elle Himmler.

Les Bonnes Adresses du Point

Bexley.com
QUALITY FOR MEN

Cousu Goodyear
Cousu Blake
1 paire
129€
2 paires
209€



Embauchoirs
Cèdre Rouge
1 paire
29€
4 paires
59€

"Un prix défiant toute concurrence, in-dis-cu-table" (*Pointure*)
"rapport qualité-prix imbattable" (*Capital*)

Chemises **1 pour 50€ - 3 pour 99€ - 5 pour 129€**
Ceintures **1 pour 29€ - 2 pour 49€**
Chaussettes **1 paire 7€ - 10 paires 39€**...

BOUTIQUE EN LIGNE
Découvrez l'intégralité de la collection sur
BEXLEY.com
Livraison offerte dès 199€
(Pour toute livraison en France)
Leader de la chaussure de luxe online
- Depuis 1996 -

NOS POINTS DE VENTE

Paris 4°	M° **Bastille** / 35 boulevard Henri IV
Paris 7°	M° **Sèvres-Babylone** / 39 boulevard Raspail
Paris 8°	M° **George V** / 76-78 av. des Champs Elysées
Paris 8°	M° **Madeleine** / 4 rue Chauveau Lagarde
Paris 17°	M° **Porte Maillot** / Palais des Congrès
Lyon 1°	M° **Hôtel de Ville** / 20 rue Lanterne
Lyon 2°	M° **Bellecour** / 4 rue Childebert
Marseille 6°	M° **Estrangin Préfecture** / 32 rue Montgrand
Annecy	7 rue Sommeiller

Plus de 400 000 Clients

Pour toute parution : 01.44.10.13.64

■■■ *pas de donner les détails de cette perversion plutôt rare, car en le faisant je ne ferais que choquer le lecteur.* [...] *Ce sera à la profession médicale de se pencher plus tard sur le sujet.* » Mais pour l'heure tout cela est dûment enregistré dans les redoutables dossiers du Sicherheitsdienst – comme en témoignera plus tard le général SS Walter Schellenberg: « *Heydrich était informé des plus infimes détails de la vie privée de Hitler. Il voyait tous les diagnostics établis par ses médecins et savait tout de ses étranges penchants anormaux et pathologiques. J'ai moi-même vu quelques-uns de ces rapports lorsqu'ils ont été transférés au bureau de Himmler.* [...] *Ils montraient que Hitler avait cessé de penser en termes de cohabitation normale avec une femme.* »

Masochiste. Ce que peut être une cohabitation « anormale » est tragiquement illustré par la mésaventure de l'actrice Renate Müller, qui se confiera à son imprésario Zeisler au lendemain d'une soirée passée à la chancellerie: « *Elle était sûre qu'il allait lui faire l'amour; ils s'étaient déshabillés et s'apprêtaient apparemment à gagner le lit, lorsque Hitler s'est laissé tomber au sol et l'a priée de lui donner des coups de pied. Elle a refusé, mais il l'a suppliée, s'est déclaré indigne d'elle, s'est couvert d'opprobre et s'est mis à ramper de façon abjecte. La scène étant devenue intolérable, elle a fini par accéder à ses désirs et lui a donné un coup de pied. Cela l'a beaucoup excité et il l'a suppliée de continuer, en répétant sans cesse qu'il n'en méritait pas tant et qu'il n'était pas digne d'être dans la même pièce.* » [...] Ce galant compagnon interdit aussi à Eva Braun toute apparition lors des réceptions publiques et ne lui autorise les voyages que lorsqu'elle est dûment accompagnée. Un jour de grande déprime, elle avouera à l'épouse de Hermann Esser [un des premiers compagnons de Hitler, NDLR]: « *Je ne suis qu'une prisonnière* », et elle ajoutera cette confidence discrète mais révélatrice: « *Als Mann habe ich von ihm überhaupt nichts* » – « De l'homme je ne reçois absolument rien. » ■

Les intertitres sont de la rédaction.



Triade. De g. à dr., Hermann Göring, ici en 1944 avec l'amiral Karl Dönitz et Martin Bormann, dont il connaissait les moindres malversations financières.



Big Brother. Reinhard Heydrich possédait des renseignements gênants sur tout le monde, y compris Himmler et Hitler.

WALTER FRENTZ/ULLSTEIN BILD - SVB/RUE DES ARCHIVES

Le panier de crabes

Haines. Dans l'entourage de Hitler, tout le monde se déteste. Insinuations, intimidations, espionnage, tout est bon pour éliminer les rivaux.

EXTRAITS / 2

« Les secrets du IIIe Reich », de François Kersaudy.

La première arme, qui est la plus innocente en apparence mais non la moins efficace en réalité, n'est autre que la rumeur et l'insinuation; les orfèvres en la matière sont Heydrich, Streicher, Bormann et Goebbels, et leurs cibles... tous les autres: le bruit court donc « dans les milieux autorisés » que Göring est impuissant et que sa fille n'est pas de lui; que Schacht est en contact permanent avec la « juiverie internationale »; que Rudolf Hess est connu dans les cercles interlopes sous le sobriquet de Fräulein Anna; que Albert Speer tient en privé des propos défaitistes; qu'Alfred Rosenberg est à moitié juif, etc. Connaissant la susceptibilité de Hitler à tout ce qui s'écrit dans la presse internationale, Goebbels lui présente systématiquement des articles de journaux suédois dénonçant les exactions du régime nazi, afin d'affaiblir son rival Goering, qui est chargé des relations avec la Suède; usant d'un stratagème analogue, Rosenberg fait traduire et remettre à Hitler des articles de presse anglais ou américains fort peu élogieux, écrits par des journalistes comme Dorothy Thompson ou Herbert Lochner – qui avaient justement été présentés au Führer par Ernst Hanfstaengl [chef du département de la presse étrangère jusqu'en 1937, NDLR], l'ennemi juré du Reichsleiter Rosenberg.

La deuxième arme est le harcèlement et l'intimidation: chacun des caciques du régime fait espion-



Au sommet. Hitler (ici avec Goebbels, près de Berchtesgaden, en Bavière, vers 1943) était-il au courant, comme Göring, des détournements de fonds de Goebbels ? Photographie du « photographe officiel » du IIIe Reich, Walter Frentz.



Messes basses. Hermann Göring et Julius Streicher (ici, à Nuremberg, en 1937), deux maîtres espions qui cultivèrent l'art du secret et de la menace.

WALTER FRENTZ/ULLSTEIN BILD/PHOTO12 - ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES

ner son rival, secrètement ou ostensiblement, en introduisant auprès de lui des agents doubles ou triples ; il s'évertue aussi à faire échouer ses projets ou à ternir son image : Hess fait systématiquement publier dans les journaux des clichés montrant Goering sous son jour le plus grotesque ; le 10 mai 1934, Goebbels sabote la visite de Rosenberg à Londres en organisant des autodafés de livres « hérétiques » dans les trente universités d'Allemagne ; il interdit aussi la sortie d'un film dans lequel Hanfstaengl a investi de grosses sommes d'argent, après quoi il l'accuse d'avoir dilapidé les fonds du ministère de la Culture ; Goering va plus loin en faisant emprisonner Kurt Lüdecke, un protégé de Rosenberg, et Himmler menace Schacht [ministre des Finances, NDLR] de l'accuser publiquement d'avoir émis des billets contrefaits – en lui précisant qu'il n'aura aucun mal à en produire la preuve sur demande.

Et Hitler ?
Diviser pour mieux régner : telle est la stratégie du Führer, qui joue sur un chevauchement des compétences et des luttes entre tiers. Le chaos lui convient très bien.

Les dossiers compromettants valent assurances-vie et armes de dissuasion.

La troisième arme, aussi défensive qu'offensive, est détenue par la plupart des dignitaires du régime : ce sont les dossiers compromettants, qui fonctionnent à la fois comme assurances-vie et armes de dissuasion massive – à condition d'être maniés avec précaution et de rester hors d'atteinte des adversaires, naturellement…

Crimes et méfaits. Parmi quelques autres, le chef de l'espionnage SS Walter Schellenberg, le médecin de Himmler, Felix Kersten, et l'agent de la Gestapo Hans-Jürgen Köhler ont eu accès à une de ces collections, la mieux tenue en l'occurrence, puisqu'il s'agit de celle du très méticuleux Heinrich Himmler. Selon Köhler, le dossier de Walther Funk [ministre de l'Economie, NDLR] était amusant à lire : *« Antisémite de fraîche date. Ancien journaliste de Bourse et partenaire assidu de financiers juifs. Aimerait succéder à Goebbels, mais tout aussi disposé à prendre le poste de Schacht. […] Aurait du mal à expliquer franchement ses sources de revenus. »* Les noms se succèdent ad nauseam : *« Pas un seul qui ne fût compromis,* note Köhler, *même Hitler ; oui, même Hitler. »* De tout cela, Köhler tire une conclusion fort pertinente : *« Ce que Himmler savait sur Goebbels, Streicher, Goering, Bürckel et tous les chefs grands et petits n'était au fond rien de plus que ce qu'ils savaient les uns sur les autres. Goebbels n'aurait eu aucun mal à produire contre Himmler autant d'éléments incriminants que Himmler en détenait contre lui. »* Rien n'est plus vrai, et c'est également le cas de Frick au ministère de l'Intérieur, de Bormann à la chancellerie du parti, de von Weizsäcker à la Wilhelmstrasse, et surtout du maréchal Goering, qui a récupéré les archives de la police de Prusse et dont le service des écoutes constitue une mine de renseignements inépuisable sur les méfaits de ses Parteigenossen [camarades de parti, NDLR] ; il connaît ainsi dans leurs moindres détails les rapines, les crimes et les pratiques homosexuelles de Roehm [chef des SA, NDLR] et de ses acolytes, de même que les détournements de fonds et les multiples infidélités du premier satyre de Berlin Joseph Goebbels ; il sait aussi que le zélé secrétaire et homme à tout faire du Führer, Martin Bormann, a été condamné en 1924 à un an de prison pour avoir participé à un crime politique dans le Mecklembourg et que son Fonds Adolf ■■■

■■■ Hitler n'est qu'une vaste officine d'extorsion au détriment des grands industriels, qui lui sert à corrompre tous les dignitaires du Reich ; que l'antisémite maladif Rosenberg a une maîtresse juive ; que Rudolf Hess se fait soigner depuis des années pour son impuissance ; que Lüdecke est un ancien gigolo devenu maître chanteur ; que Ribbentrop s'est rendu coupable de désertion à la fin de la Grande Guerre, et que non seulement il a acheté sa particule, mais encore qu'il a oublié de la payer...

Mortels secrets. Goering peut également établir que le chef du Front du travail Robert Ley est un alcoolique incurable qui s'est colossalement enrichi en pillant les caisses des anciens syndicats et qu'il organise régulièrement des orgies « prolétariennes », à l'issue desquelles certaines ouvrières se suicident. Du reste, une pièce tout aussi incriminante pour Ley, le féroce et bégayant chef de l'Arbeitsfront, est également en possession de Rudolf Hess, autre compilateur assidu de documents sensibles : elle prouve que, pour obtenir son certificat d'aryanité, Ley a fait retirer la lettre *v* de son patronyme ; c'est qu'il se nomme en réalité Levy. Sous le régime hitlérien, un tel accident de naissance peut naturellement se révéler mortel ; c'est sans doute pourquoi Martin Bormann a soigneusement rangé dans ses propres dossiers les résultats d'une recherche généalogique prouvant de façon irréfutable que la grand-mère paternelle de Heydrich était juive. Mais bien entendu l'Obergruppenführer Heydrich lui-même possède des dossiers incriminants sur tout le monde – à commencer par son supérieur Himmler. C'est d'ailleurs pourquoi, lorsque Heydrich sera finalement abattu à Prague en mai 1942, Himmler se précipitera au chevet du mourant pour récupérer les clés de son coffre ! Tout bien considéré, il y a certainement des marigots d'alligators plus pacifiques... ■

Les intertitres sont de la rédaction.



Docteur Mabuse
Né en 1886, Theodor Morell (ci-dessus en première page de l'« Illustrierter Beobachter » en mars 1944), médecin non conventionnel, spécialiste des maladies vénériennes, fut présenté à Hitler par Hoffmann, son photographe officiel, qu'il avait soigné d'une blennorragie. Tous les dignitaires entourant Hitler considéraient qu'il était un charlatan. D'une obésité surprenante pour un médecin, il ne fut pas inquiété après la guerre et mourut en 1948.



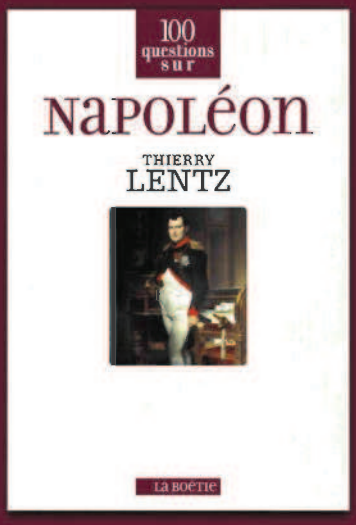
A quoi marchait-il ?

Drogué.
A chaque mal son remède. Hitler fut un grand malade.

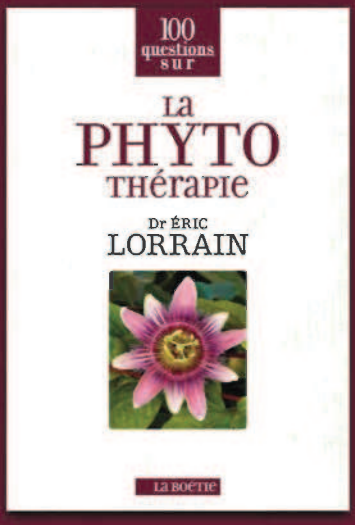
Eukodal, Eupaverine pour les nerfs, Cardiazol, Diginalid, Coramine pour le cœur, Dolantin pour les spasmes, huile de ricin, pilules de Koester pour le météorisme abdominal, Calomel, Mitilax pour la constipation, Eupaverine pour les coliques, Testoviron pour l'insuffisance hormonale, Luminal pour les insomnies, Glyconorm et Vitamultin pour le tonus, extraits de testicules de taureau pour l'impuissance, sangsues pour les maux de tête... Voilà un florilège du cocktail quotidien administré à Hitler par le docteur Morell, qui fabriquait la plupart de ces produits artisanalement, dans ses propres laboratoires de Slovaquie et de Hambourg. Le docteur Giesing, hostile à Morell, qui teste quelques comprimés, est victime de violentes crampes d'estomac. Dès 1941, Hitler souffre d'une sclérose évolutive des artères coronaires. Insomniaque, migraineux, surmené, il subit à l'été 1941 une crise de dysenterie et une attaque, à l'origine de son indécision fatale, après le premier assaut victorieux contre l'URSS. Ce n'est pas la seule conséquence de son incroyable régime. En huit ans, il ingère plus de 90 médicaments différents, qui expliquent qu'en 1945 il présente tous les symptômes de la maladie de Parkinson, le résultat d'une longue intoxication avec des produits frelatés. Mais aurait-il pu tenir sans ce dopage ? Sans doute pas ! ■ **F.-G. L.**

WALTER FRENTZ/ULLSTEIN BILD - « SÜDDEUTSCHE ZEITUNG »/RUE DES ARCHIVES

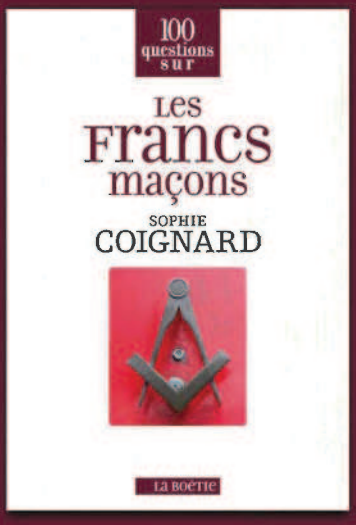
Des ouvrages intrigants, étonnants, passionnants...



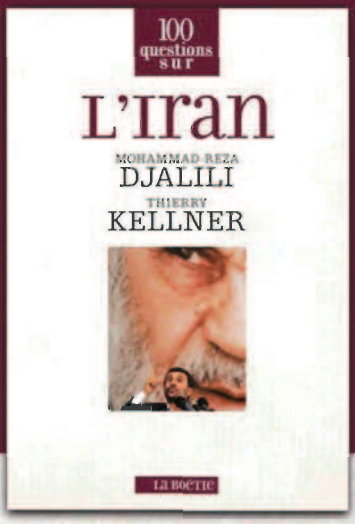
Parution le 4 avril



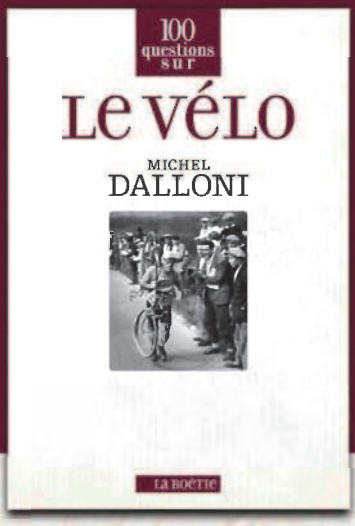
Parution le 4 avril



Parution le 4 avril



Parution le 10 mai



Parution le 6 juin

Format 13 x 19 cm - 12,50 €

Avec cette nouvelle collection, faites le tour d'un sujet à partir de 100 questions à la fois simples et insolites, évidentes comme inattendues.

LES ÉDITIONS
La Boétie

Diffusion & distribution
Volumen

Kersten, le masseur de Himmler

Dans l'ombre. Le docteur Felix Kersten a habilement manipulé son patient pour arracher 60 000 juifs à la mort.

PAR FRANÇOIS KERSAUDY

Si Steven Spielberg s'était intéressé à son cas, Felix Kersten aurait été beaucoup plus célèbre qu'Oskar Schindler : c'est qu'en matière de sauvetage humanitaire durant la Seconde Guerre mondiale Schindler était un détaillant et Kersten un grossiste.

Issu d'une vieille famille allemande de la Baltique, il est né en 1898 à Reval, en Estonie, alors partie intégrante de l'Empire russe. Mais cet Estonien russe d'origine allemande devient citoyen finlandais lorsqu'il s'engage aux côtés des Gardes blancs du baron Mannerheim pour chasser les bolcheviques de Finlande en 1918. Cet engagement va également décider de son avenir : un mauvais rhumatisme contracté dans les marais de Carélie met fin à sa carrière militaire, mais son hospitalisation lui en ouvre une autre. Convalescent, Felix Kersten aide les soignants et se découvre un intérêt certain pour le massage thérapeutique, spécialité réputée en Finlande. Il s'initie pendant deux ans à cette technique, puis poursuit ses études de thérapie manuelle à Berlin. C'est là qu'il rencontre en 1922 un Tibétain, le docteur Kô, qui lui enseigne une forme très évoluée de massage profond. En 1925, le docteur Kô, satisfait de son élève, lui laisse sa clientèle et retourne au Tibet.



SVB/RUE DES ARCHIVES

Felix Kersten
1898 Naissance en Estonie.
1939 Devient le masseur de Himmler.
1949 A partir de cette date, les Pays-Bas le proposent pour le prix Nobel de la paix.
1953 La Suède, qui l'a naturalisé, reconnaît son action.
1960 Joseph Kessel publie « Les mains du miracle » (« Folio », 2013), très inspiré par les Mémoires de Kersten.

Dépendance. En le soulageant de ses douleurs, le thérapeute (ici, à g., en 1944) a su se rendre indispensable au chef SS.

qui a sauvé des juifs

Des médecins qui soignent, on en trouve, mais des médecins qui guérissent, on en cherche : l'expertise acquise par Kersten lui vaut une nombreuse clientèle dans les milieux de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie européenne. Kersten parvient à guérir le prince Henri, époux de la reine Wilhelmine des Pays-Bas, et décide de s'installer à La Haye sans toutefois abandonner son cabinet de Berlin. C'est là qu'un de ses patients lui demande en mars 1939 de soigner Heinrich Himmler. Le chef suprême des SS a déjà une solide réputation de bourreau et Kersten est résolument antinazi ; pourtant, après un premier réflexe de refus, il finit par se rendre là où personne n'entre de son plein gré : au QG de la Gestapo, Prinz-Albrechtstrasse.

En Himmler Kersten découvre un homme malingre et souffreteux, périodiquement terrassé par de lancinantes douleurs abdominales. Si les massages profonds de Kersten soulagent l'inquiétant patient, leur effet s'estompe au bout de quelques semaines, de sorte que Himmler devient progressivement dépendant de son masseur – auquel il accepte de faire de grandes concessions. Celles-ci prennent bientôt la forme de grâces et de libérations de personnes arrêtées par la Gestapo : socialistes allemands, industriels suédois, Témoins de Jéhovah ou résistants néerlandais condamnés à mort. Mais ce qui commence « artisanalement » finit par prendre une tournure systématique, Kersten réclamant des élargissements de plus en plus considérables.

Exploit. Dans cette entreprise délicate menée à l'insu du Führer, le thérapeute finlandais bénéficie d'aides précieuses de la part du colonel Walter Schellenberg, chef des services de renseignement SS, et du secrétaire de Himmler, Rudolf Brandt, qui lui permet de recevoir des appels à l'aide par courrier sans avoir à s'inquiéter de la censure. C'est à ces hommes que Kersten devra sa survie au milieu de cette véritable mare d'alligators où surnagent Heydrich, Kaltenbrunner et « Gestapo » Müller.

Tant que les chefs nazis conservent l'illusion de la victoire finale, Kersten reste impuissant à soustraire des victimes aux camps de la mort. Mais, à partir de l'automne 1944, Himmler cherche à échapper au naufrage qui s'annonce et l'influence de Kersten s'en trouve considérablement accrue. Ainsi s'expliquent la libération de 100 étudiants norvégiens et policiers danois, puis celle de 3 000 femmes néerlandaises, belges, françaises et polonaises, et l'envoi en Suisse à la fin de 1944 de 2 700 juifs promis aux camps de la mort ; en mars 1945, alors que l'étau se referme sur le Reich, Kersten parvient à faire extraire 15 345 prisonniers scandinaves, polonais, français et belges de Dachau, Mauthausen, Theresienstadt, Ravensbrück et Neuengamme, d'où les 120 « bus blancs » du comte suédois Folke Bernadotte les évacueront in extremis vers le Danemark et la Suède. Mais le plus étonnant reste le « Contrat au nom de l'humanité » que Kersten fait signer au Reichsführer le 12 mars 1945 : alors que Hitler a donné l'ordre de dynamiter tous les camps de concentration avec leurs prisonniers dès l'approche des Alliés, Himmler s'engage par écrit à ce que les camps leur soient remis intacts. L'effondrement du Reich mettra fin à ses intrigues, tandis que Kersten, replié en Suède, aura la satisfaction d'avoir sauvé au moins 60 000 juifs durant les six derniers mois et des milliers d'autres prisonniers durant les six dernières années.

Si son exploit demeure ignoré, c'est que le comte Bernadotte, neveu du roi de Suède, s'attribue ■■■

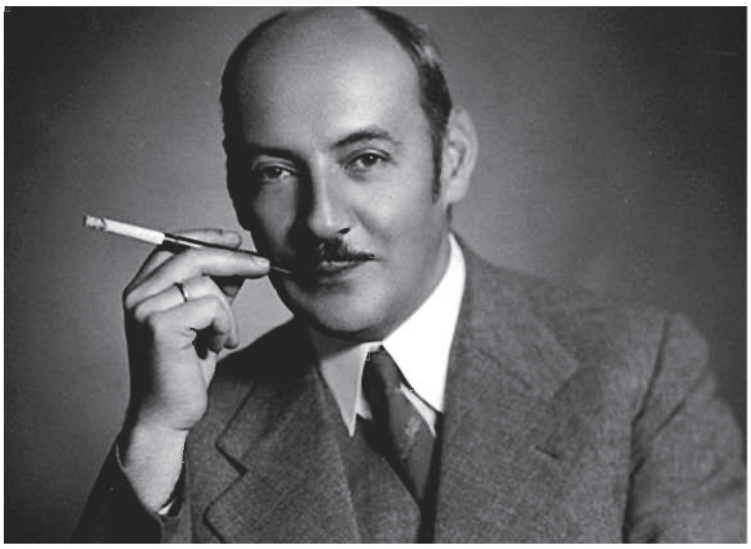
Comment devenir Juste

Une commission présidée par un membre de la Cour suprême d'Israël a, depuis 1963, édicté certains critères : avoir sauvé des juifs de la déportation en ayant eu conscience de risquer sa vie et sans demander de l'argent. 24 355 Justes parmi les nations ont été reconnus. La France (3 513) est le pays qui en compte le plus derrière la Pologne et les Pays-Bas.



■■■ tout le mérite du grand sauvetage des ultimes semaines de guerre – et le menace de le faire expulser de Suède au cas où il s'aviserait de le lui contester ! Après tout, un homme qui a soigné Himmler ne pourrait-il être rendu complice de ses crimes ? Le livre de Folke Bernadotte, « Slutet » (« La fin »), rendra son auteur mondialement célèbre. Mais il faudra attendre encore des années pour que les Pays-Bas, la Suède, la Belgique et la France reconnaissent officiellement les éminents services de Kersten.

Risques. Pourtant, le plus extraordinaire de toute l'histoire reste que ce Finlandais providentiel à la silhouette enveloppée, aux doigts d'or et au cœur généreux ne figure même pas sur la liste des « Justes parmi les nations » ! Le mémorial Yad Vashem s'en est récemment expliqué à l'auteur en ces termes : « *Le titre de Juste est remis uniquement à des personnes non juives qui ont aidé au péril de leur vie des personnes juives sous l'Occupation* [...] *et l'élément de risque est absent dans le cas de Kersten.* » Une double réponse qui laisse perplexe : aurait-on trouvé à Kersten de lointaines ascendances juives, dont même l'enquête minutieuse de la Gestapo n'avait décelé aucune trace ? Mystère... Quant à l'absence d'élément de risque, on considérera donc comme une sinécure le fait d'enfreindre pendant six ans toutes les règles d'un régime de gangsters, d'être harcelé par Heydrich, d'échapper d'extrême justesse à l'assassinat organisé par Kaltenbrunner, d'être espionné en permanence par « Gestapo » Müller, de risquer d'être lâché sur l'heure par Himmler si le Führer s'informait de ses activités et enfin d'être mitraillé par l'aviation alliée lors de ses missions entre l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suède et la Finlande... Force est d'en déduire que la notion de risque s'est considérablement dévaluée depuis l'année 1947, où un mémorandum en suédois du Congrès juif mondial établissait que Felix Kersten avait sauvé « *100 000 hommes de diverses nationalités, dont environ 60 000 juifs* [...] *au péril de sa propre vie* » ■



Juste ? Albert Göring dans les années 30. Sous le régime nazi, il mit la puissance de son patronyme au service de la liberté.

Dans la famille Göring, le frère

Héros. Comment Albert Göring résista aux nazis.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Il n'est plus la peine de présenter Hermann Göring. Mais voilà que resurgit le frère, l'étonnant Albert Göring (1895-1966). Le *Times of Israel* vient en effet de révéler qu'un département de Yad Vashem était en train de constituer un dossier à son nom. Objectif : décider s'il peut être reconnu comme « Juste parmi les nations ». Un homme se réjouit, l'Australien William Burke, qui lui a consacré une biographie, « Thirty-four », en 2010. Qu'y apprend-on ? Qu'Albert, ingénieur, homme d'affaires, ne cessa de torpiller l'œuvre de mort des nazis. Que dès les années 20 il s'oppose à son frère aîné, « *acoquiné avec cette canaille de Hitler* », puis s'exile en Autriche, où il travaille pour le cinéma et prend la nationalité autrichienne. Pendant douze ans, jusqu'à l'Anschluss, les deux frères n'ont plus de contact. Puis ils se réconcilient et Albert vient faire jouer la fibre familiale pour obtenir le soutien de son tout-puissant frère. Nommé directeur des usines Skoda en Tchécoslovaquie, il se rend à Theresienstadt pour réquisitionner de la main-d'œuvre qu'il libère ensuite en signant du simple nom de Göring. A confirmer. En 1938, à Vienne, il arrache à une juive une pancarte ignominieuse sous le nez des SA qui le tabassent avant de réaliser à qui ils ont affaire. Il brosse le sol en solidarité avec des juifs. Il aide la résistance tchèque. La Gestapo sait à quoi s'en tenir, mais son identité lui sert de sésame, son grand frère couvrant ses « écarts ». Comme son frère, il échoue en prison à Nuremberg. Son patronyme lui a valu d'être arrêté. Mais, sur la liste des 34 personnes qu'il prétend avoir sauvées se trouve la femme du compositeur Franz Lehar, qui n'est autre que la tante d'un enquêteur, Victor Parker. Les Américains le remettent aux autorités tchèques à Prague, où des employés de Skoda confirment son action. Libéré en 1947, refusant de changer de nom, il vivra dans la misère jusqu'à sa mort. Une question, alors, surgit : comment pouvait-il être si différent de Hermann ? Le biographe de Göring, François Kersaudy, rappelle l'hypothèse largement admise que le véritable père d'Albert était son parrain, le chevalier von Eppenstein, amant de sa mère, protecteur des Göring et noble d'origine juive. Le frère ne serait que le demi-frère... ■

DR

Au cœur du bunker

Verbatim. Ce que disait Hitler à son état-major.

Le 7 mai 1945, lorsque les Américains entrent dans Berchtesgaden, un certain sergent Allen, de la 101e division aéroportée, a la surprise d'auditionner, parmi les civils, deux membres de l'ex-service sténographique de Hitler. Ils ont recueilli au quotidien la parole du Führer. Allen les charge de lui amener ses collègues et voilà comment, le 8 mai, premier jour de la paix, toute l'équipe sténo de Hitler est reconstituée. Allen apprend ainsi que, depuis l'automne 1942, le Führer faisait retranscrire ses conférences journalières tenues avec son état-major. La raison ? Une méfiance accrue vis-à-vis de ses collaborateurs depuis l'échec de la progression de la Wehrmacht dans le Caucase. De plus en plus suspicieux, Hitler voulait détenir une arme, la retranscription.

Chaque réunion a fait l'objet de trois copies. La première était destinée à l'historiographe de Hitler, Scherff, qui détruisit le tout avant de se suicider. La deuxième était transmise au QG : elle fut perdue au cours de la retraite. La dernière était déposée dans une chambre forte de la chancellerie : ce sont ces exemplaires qui sont évacués par avion vers Berchtesgaden, fin avril 1945. Mais, début mai, une unité de SS fait incinérer cette troisième version. La masse de papiers est telle que tout n'a pas entièrement brûlé. Allen exhume une cinquantaine de rapports, ainsi que quelques feuillets roussis. La fine équipe se retrouve donc, durant deux mois, à déchiffrer et à transcrire une seconde fois ces réunions.

L'historien allemand Helmut Heiber estime que 1 % de l'ensemble a pu être sauvé, soit en tout 1 000 pages. Ces fragments avaient été publiés en 1962 par une maison allemande, puis traduits en 1964 par Albin Michel. Les éditions Tempus republient un large choix de ce document exceptionnel. On y découvre un Hitler omniprésent, qui s'occupe du moindre détail, mais qui argumente, qui mène de véritables discussions avec ses généraux. On s'étonne de le voir perdre un temps précieux à évoquer la guerre de 1914 ou à répéter trois fois la même chose, selon ses interlocuteurs. On constate cependant qu'il fait preuve d'une certaine lucidité, notamment sur la faiblesse de l'aviation allemande ■ F.-G. L.

EXTRAITS



« Hitler parle à ses généraux », de Helmut Heiber (Tempus, 504 p., 11 €).

La reddition du général Paulus à Stalingrad, le 31 janvier 1943, provoque une réunion interminable. Hitler n'arrive pas à comprendre ce geste.

Hitler : « Ils se sont purement et simplement rendus. Autrement, on se serre les coudes, on forme un hérisson et de sa dernière cartouche on se fait sauter la cervelle. Quand on pense qu'une femme a eu la fierté, pour avoir entendu quelques paroles offensantes, de sortir de la pièce, d'aller s'enfermer et de se suicider séance tenante, je ne peux éprouver d'estime pour un soldat qui craint de se donner la mort et préfère aller en captivité.

Zeitzler [chef d'état-major de l'armée de terre] : Je trouve cela inconcevable. Je reste d'avis que la nouvelle est sans doute fausse et que Paulus gît peut-être, très grièvement blessé.

Hitler : Non, la nouvelle est exacte. On va les diriger immédiatement sur Moscou, les conduire à la Guépéou et on leur extorquera des ordres pour inciter la poche d'encerclement nord à se rendre elle aussi. »

[Et, deux pages plus loin :]

« Quand les nerfs lâchent, il n'y a plus d'autre solution que de dire : "Je n'en pouvais plus" et se tuer. On peut dire aussi : "Cet homme a le devoir de se tuer", de même que les chefs, autrefois, se précipitaient sur leur épée, quand ils voyaient leur cause perdue. Cela va de soi. Même un Varus a ordonné à son esclave : "Et maintenant, tue-moi !" » ■



WALTER FRENTZ/ULLSTEIN BILD

Tanière du loup. Hitler avec le dictateur roumain Ion Antonescu (2e à g.), à Rastenburg (Prusse-Orientale), en 1942.

La vérité sur la spoliation des

Méthodique. En trois ans, 100 % des biens juifs furent identifiés, 50 % vendus.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

On a beaucoup parlé du pillage des biens juifs. Les tableaux, les riches appartements, les bandes Bonny-Lafont et autres... Très spectaculaire. On a été plus discret sur la spoliation. Le versant légal, administratif, de la dépossession de juifs français souvent moins riches, qui, en 1940, découvrirent ce mot de la langue du Troisième Reich : aryanisation. Comme le souligne Tal Bruttmann, commissaire de la première exposition consacrée à ce thème en France*, cette spoliation fut remarquablement efficace. En trois ans, 100 % des biens juifs furent identifiés, 50 % vendus. « *N'importe quel gouvernement français aimerait que sa politique soit appliquée si bien et si vite.* »

A l'origine de cette politique, les Allemands, qui l'ont appliquée dès 1933 dans le Reich. En septembre 1940, ils donnent l'ordre, en zone occupée, d'installer des pancartes « *magasin juif* » ou « *entreprise juive* ». L'étape suivante est la vente. Mais, pour que les biens juifs restent dans le giron français, Vichy antidate une loi qui contrecarre le projet allemand : dans tout l'Hexagone sont créés des administrateurs provisoires. Pour n'effrayer personne, cette mesure conservatoire est générale et ne parle pas nommément des juifs. Vichy est prudent. Le gouvernement ne sait pas encore comment le premier statut des juifs, promulgué en oc-

20 000
C'est le nombre d'administrateurs provisoires français qui ont géré les biens juifs.

60 000
C'est le nombre de dossiers instruits sur les biens juifs français traités par le Commissariat général aux questions juives (CGQJ).



Ordre. Un magasin de chaussures André frappé de l'affiche « Entreprise juive », à Paris, en 1941.

juifs français

tobre 1940, va être accueilli par la société française. Or il passe comme une lettre à la poste.

On passe alors à une phase plus agressive en créant en mars 1941 le CGQJ, le Commissariat général aux questions juives. Ce CGQJ a deux missions à remplir, l'une juridique, l'autre économique : il faut penser les prochaines lois antijuives (ce sera le second statut des juifs, de juin 1941) et déposséder les juifs. Le 2 juin 1941 est mis en place le recensement obligatoire pour les juifs, qui doivent aller se déclarer en mairie. Il leur est remis un formulaire de quatre pages : trois sont consacrées à leurs biens. Les déclarations remontent vers les préfectures, qui les mettent en fiches avant de les transmettre au ministère de l'Intérieur. Une grande partie de l'administration française participe donc à l'aryanisation, et ce seront ces fiches, conçues d'abord pour des raisons économiques, qui, dans un second temps, serviront aux rafles de la police française. Mais le CGQJ se méfie du juif, par définition « fourbe » : tous ne se sont pas manifestés, il y a du camouflage. Près de 1 500 inspecteurs sont diligentés pour mener des enquêtes...

Candidatures spontanées. Dans un second temps, des annonces à candidature paraissent dans les journaux ou sont affichées sur les murs. La sélection se fait selon deux critères : il faut attester des *« sentiments nationaux »*, être dans la ligne idéologique, ou bien offrir un profil professionnel adéquat. Le candidat retenu se présente chez le juif, qui lui remet son titre de propriété. Il peut s'agir d'une entreprise, d'un bien immobilier, mais aussi d'actions. Qu'advient-il du bien ? S'il est peu important, il est liquidé, dispersé ; s'il est de nature plus conséquente, il est mis en vente publique, devant notaire, après expertise.

Tal Bruttmann estime que le CGQJ a traité 60 000 dossiers, qui furent retrouvés à la Libération, puis déposés aux Archives nationales. Certains administrateurs provisoires, qui font l'interface entre les juifs et les non-juifs français, vont faire carrière en gérant parfois dix biens simultanément. Comme ils sont payés mensuellement, ils ont intérêt à retarder la vente, dont le produit est versé, pour 90 %, sur un compte bloqué de la Caisse des dépôts et consignations (le compte des juifs), les 10 % restants allant au CGQJ. Ils gèrent parfois honnêtement, d'autres rançonnent les juifs spoliés, quelques-uns les protègent : *« Il y a de tout »*, résume Bruttmann. A la Libération, ces administrateurs ne seront pas inquiétés, car ils ont agi dans un cadre juridique. Des lois de restitution seront votées, l'argent bloqué rendu, obligeant les mêmes administrations à défaire ce qu'elles avaient fait, mais la restitution sera un acte volontaire que devra demander le spolié. Pour les 10 % de biens non revendiqués en 1945, pour cause de décès, les biens resteront entre les mains des acquéreurs dits de bonne foi.

« De toutes les politiques antisémites, conclut Bruttmann, *la spoliation est la seule qui a fait appel à toute la société française »* : administrations diverses, notaires, architectes, commissaires-priseurs, experts-comptables et 20 000 citoyens ordinaires devenus, après candidature spontanée, administrateurs provisoires ■

* « La spoliation des juifs, une politique d'Etat ». Mémorial de la Shoah, jusqu'au 29 septembre.


COMMISSARIAT GÉNÉRAL AUX QUESTIONS JUIVES

ARYANISATION DES BIENS ISRAÉLITES

A VENDRE

La Belle Propriété de BELLEFONTAINE

située commune de LA FERTE-SAINT-AUBIN (Loiret)

Appartenant à M. Henry MAYER

La Propriété comprend :

I. — Le CHATEAU DE BELLEFONTAINE avec de nombreux et vastes communs comportant une habitation de garde et de domestiques, garage, écurie, grange, jardin potager avec serre, nombreux arbres fruitiers, jardin anglais, grand parc avec étang, le tout d'une contenance de 30 hectares tout grillage.

II. — La FERME DE LA JACQUINERIE, comprenant bâtiments d'habitation et d'exploitation en très bon état, d'une contenance environ de 80 hectares de terre cultivable, plus les bois et attenant.

III. — La FERME DE LA CARAUDIÈRE, comprenant bâtiments d'habitation et d'exploitation en très bon état, d'une contenance de 45 hectares de terre cultivable, plus les bois et attenant.

IV. — La MANŒUVRERIE DE LA BERTHEAUDIÈRE.

V. — TERRES, PRES, BOIS de taillis, FUTAIES, SAPINIÈRES et LANDES, le tout d'un seul tenant d'une contenance de 212 hectares 09, 71 ares.

Les Fermes de la JACQUINERIE et de la CARAUDIÈRE sont louées à bail 3-6-9. La chasse est libre sur tout l'ensemble de la propriété.

Mise à prix : 2.050.000 fr.

Les acquéreurs éventuels devront, entre le 20 Février *et le* 6 Mars prochain, *faire connaître leur intention de soumissionner, par lettre recommandée à l'administrateur provisoire, en justifiant leur qualité d'aryen.*

Pour tous renseignements, s'adresser à M. FERRAGU, administrateur provisoire, 15, rue Serpente à ORLEANS

Avis à la population Voici un exemple d'une des nombreuses affiches annonçant la mise en vente de « biens israélites ». Remarquons que l'acquéreur français doit justifier de sa « qualité d'aryen ».

1500 C'est le nombre d'inspecteurs du CGQJ qui ont enquêté sur la réelle valeur des biens juifs.

Cibles Parmi les principales « entreprises juives » aryanisées, on trouve Monoprix (fondé en 1932 par Max Heilbronn), Bloch-Aviation (futur Dassault) et les chaussures André.

COLLECTION BNF, PARIS – MÉMORIAL DE LA SHOAH

Histoire(s) de rescapés

Survie. Jacques Semelin explique comment 225 000 juifs français ont échappé à la déportation.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Pourquoi 74 % des juifs en France ont-il pu se sauver ou être sauvés ? Il manquait la première vraie synthèse sur ceux qui ont échappé à la déportation. La voici. Elle fera date. L'historien passe en revue les aides, les bonnes fées, les plans B, les systèmes D, les résistances aux SS qui ont permis à environ 225 000 juifs de passer entre les mailles du filet vichyssois et nazi, voire de mener un semblant de vie normale. Au règne de la persécution a répondu le royaume de la survie dans une France qui ne fut pas seulement celle de Vichy. Ce sont ces juifs qui s'inventent des conjoints aryens, ces mariages arrangés avec des non-juifs français, ces 50 000 juifs polonais qui vont se déclarer russes, alliés de l'Allemagne jusqu'en 1941, après l'invasion de la Pologne par l'URSS, ces cadres licenciés puis réembauchés à des grades inférieurs. Ce panorama raconte mille histoires de débrouillardise. On frise parfois l'absurdité : des juifs ont travaillé incognito pour des entreprises allemandes ou ont reçu, au titre de réfugiés et de sinistrés, des allocations de la part de Vichy, qui les persécutait au même moment. Le grand mérite de cette étude monumentale est aussi de rendre justice à la diversité des situations. Stigmatisés sous une même étiquette, les juifs ont traversé des épreuves très différentes ■

COLLECTION PARTICULIÈRE/COURTESY LES ARÈNES/SEUIL

EXTRAITS



« Persécutions et entraides dans la France occupée », de Jacques Semelin (Les Arènes/Seuil, 900 p., 29 €).

L'inégalité des conditions

Il n'y a rien de commun entre la condition sociale d'un immigré juif polonais habitant dans les rues quasi insalubres du quartier Saint-Paul et celle d'un Français israélite résidant dans les beaux quartiers de l'Ouest parisien. Comme le souligne Jacqueline Mesnil-Amar, du fait de leur intégration sociale plus importante, les Français israélites ont bénéficié d'aides et de complicités diverses dans la société française, ce qui a rendu plus difficile leur arrestation. Leur conviction de se sentir pleinement français a pu cependant se retourner contre certains, qui n'ont ni vu ni voulu voir qu'ils étaient eux-mêmes en danger. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : parmi les juifs déportés depuis la France, qui ont péri dans les chambres à gaz, il y a près de deux fois plus d'étrangers que de Français (46 500, contre 24 500). S'agissant des juifs non déportés, la proportion est d'environ un tiers, contre deux tiers en faveur des juifs français : entre 56 et 60 % de juifs étrangers n'ont pas été déportés, contre 87 à 88 % de juifs français.

Outre les facteurs nationalité française et intégration sociale, celui des ressources financières pèse lourdement sur le destin de ceux qui sont stigmatisés comme juifs. Ceux qui en pâtissent le plus sont une nouvelle fois les immigrés récemment arrivés en France. Ayant en général été contraints de tout abandonner dans leur pays d'origine, ils ont tout perdu et connaissent un déclassement social brutal. C'est le cas, par exemple, de la famille de Saul Friedländer. En 1939, les Friedländer quittent précipitamment Prague, sur le point d'être occupée par les nazis, et se retrouvent bientôt à Paris. Le père, qui occupait d'importantes fonctions – vice-président d'une grande compagnie d'assurances tchécoslovaque –, se retrouve en France sans emploi.

46 500

C'est le nombre de juifs étrangers vivant en France qui ont été tués, soit deux fois plus que les juifs français (24 500).

Ont survécu en Europe...

Serbie : 0,5 %
Pologne : 8 %
Pays Baltes : 10 %
Allemagne-Autriche : 10 %
Grèce : 23 %
Pays-Bas : 25 %
Hongrie : 30 %
Ukraine : 40 %
Belgique : 40 %
Roumanie : 60 %
France : 74 %
Italie : 80 %
Russie : 89 %
Danemark : 99 %

Moyenne européenne : 33 %



Fuite à la campagne. En 1943, dans le Puy-de-Dôme, la famille Lindon (au premier plan, Raymond et sa fille) est accueillie par les Nony-Pouzadoux.

Il multiplie les formations tandis que sa femme devient esthéticienne à domicile et femme de ménage. Ces immigrés ont toutes les peines à trouver un travail en France, dans une situation politique où l'on ne veut plus d'eux. A en croire les notes prises au jour le jour à Paris par Jacques Biélinky, nombre d'entre eux, parmi les plus pauvres, qui vivent dans des quartiers miséreux de Paris, éprouvent de vifs ressentiments envers les juifs français, qu'ils perçoivent comme très riches, pouvant partir en zone non occupée pour se réfugier... sur la Côte d'Azur. A plusieurs reprises, le journaliste semble partager cet avis. Inégalité de condition, donc, perceptible déjà au moment de la débâcle, entre ceux qui, comme Léon Werth ou la famille de Denis Lindon, peuvent fuir Paris en voiture et ceux qui montent dans des trains bondés, partent à pied ou, au mieux, à bicyclette, comme le jeune Alfred Grosser et sa sœur Margot.

Inégalité aussi des moyens pour se nourrir puisque, avec la guerre et l'Occupation, commence le temps de la pénurie alimentaire, surtout dans des grandes villes comme Paris, mais pas seulement. Celui qui a les moyens d'acheter de la bonne nourriture sur le marché parallèle, le "marché noir", est donc grandement privilégié.

Une vie presque normale

Ayant quitté Saint-Malo pour Paris, Francine Weiller n'a pas tellement de goût aux études. Elle ne travaille pas beaucoup au lycée, cherchant surtout à s'amuser : "Comme j'aimais sortir avec ma bande d'amis, j'étais très gênée par les nombreuses interdictions dont les juifs étaient l'objet. Il m'arrivait donc fréquemment d'enlever mon étoile et de prendre ma carte d'identité sans tampon 'juif'. Je pouvais aller au Luxembourg, à la piscine, au café, à la foire, aux cours de danse et même aux concerts organisés par Radio Paris, où on croisait des officiers allemands. Tout ce qui était défendu exerçait sur moi un profond attrait." (...) De telles paroles peuvent être difficiles à entendre puisque, au même moment, d'autres juifs en France ne vivent rien de semblable. Ceux-là souffrent de leur marginalisation ou survivent à peine dans des camps dont ils vont être sortis pour partir vers une destination inconnue. Mais tous les juifs en France ne connaissent heureusement pas un tel cauchemar. Les uns sont effectivement pris dans la nasse, les autres sont psychologiquement abattus par les exclusions en tout genre, à moins qu'ils ne gardent encore de l'énergie pour passer de cachette en cachette. D'autres encore savent se faufiler entre les différentes interdictions, les contournent ou les ignorent, pour en fin de compte vivre presque normalement. Ainsi est-il impossible de parler en général de la condition des juifs en France durant l'Occupation : par définition, les personnes visées réagissent à la persécution de manières sensiblement différentes ■

Les Bonnes Adresses du Point

Le savoir-faire A la Française
PARIS 15e
Un savoir-faire reconnu au service du confort et de l'esthétique, un choix de cuir unique, parmi les plus beaux du monde.
Labels NF Prestige et Entreprise du Patrimoine Vivant.



CANAPES DUVIVIER
Au-delà du temps et des modes



Offres exceptionnelles sur toute la collection Duvivier jusqu'au 15 avril

Espace Topper
A Paris depuis 1926
CANAPÉS, LITERIE, MOBILIER : 3 000 M² D'ENVIES !
www.topper.fr
7J/7 • M° BOUCICAUT • P. GRATUIT
Canapés : 63 rue de la Convention, 01 45 77 80 40
Literie : 66 rue de la Convention, 01 40 59 02 10
Mobilier Gautier : 147 rue St-Charles, angle 58 rue de la Convention, 01 45 75 02 81

Pour toute parution : 01.44.10.13.64



Décomplexé. Nikolaos Michaloliakos, le leader d'Aube dorée, à la tribune lors d'un rassemblement du parti d'extrême droite à Athènes, le 2 février.

ANGELOS TZORTZINIS/AFP

Fièvre néonazie en Grèce

Contagion. Le parti Aube dorée progresse sur le terreau de la crise.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL YVES CORNU

Il s'est présenté vendredi après-midi au dispensaire de Médecins du monde, entre prostration et hébétude. Et en attendant que des soins soient prodigués à son œil au beurre noir, son visage tuméfié et son corps couvert d'ecchymoses, Muhammad a raconté l'agression dont il avait été victime la veille au soir. La collecte de vieux emballages, comme tous les jours, pour tenter de gagner quelques euros, et soudain une demi-douzaine de jeunes qui l'entourent, l'insultent, le rouent de coups avant de le laisser choir sur un trottoir d'Athènes. Ce n'est pas tout à fait l'idée que le jeune « cartonero » afghan se faisait de l'Europe quand il a quitté Hérat, il y a un peu plus d'un an.

« *Des cas comme celui-ci, on en voit tous les jours* » se désole le président de MDM-Grèce, Nikitas Kanakis. Un cassage de gueule en règle dont les auteurs, bien qu'anonymes, sont connus : Aube dorée, Chryssi Avghi en grec. Un parti qui se situe à la droite de l'extrême droite et qui a fait une percée spectaculaire aux élections législatives de juin 2012 : 6,9 % des suffrages et 18 députés à la Vouli, le Parlement monocaméral. Dans le contexte de crise économique, sociale, morale qui est celui de la Grèce depuis cinq ans, la formation, qualifiée de néonazie par la presse, semble promise à un grand avenir.

La référence au national-socialisme peut paraître déplacée dans un pays qui a terriblement souffert de cette idéologie et de ceux qui s'en réclamaient. Le leader d'Aube dorée, Nikolaos Michaloliakos, n'a d'ailleurs jamais revendiqué pareille filiation. Ce qui ne l'a pas empêché d'évoquer une « race grecque » ou de nier l'existence des chambres à gaz sans être inquiété par la justice. Depuis que son parti jouit d'une représentation parlementaire, il tente de s'acheter une conduite tandis que ses troupes traquent les immigrés clandestins et distillent les provocations. La palme revient au député Ilias Kassidiaris, qui s'est permis de lire en plein Parlement (et en toute impunité) un extrait du « Protocole des sages de Sion », référence absolue en matière d'antisémitisme.

Un film coup de poing

Dans « Guerrière », le film de David Wnendt (en salles), les néonazis du Land de Brandebourg ne sont pas stigmatisés, mais intégrés dans la vie locale. Sa fiction, très documentée, suit le parcours d'une jeune néonazie déboussolée par sa rencontre avec un Afghan qu'elle a tenté de tuer. Le film, qui montre rituels et séances d'endoctrinement, a trusté les récompenses outre-Rhin. **F.-G. L.**

C'est en vain que nous avons tenté de joindre Kassidiaris, qui est pourtant le porte-parole d'Aube dorée, ainsi que d'autres élus. « *Normal, ils n'acceptent de parler à la presse que quand ils ont un message à faire passer,* explique Manos Papazoglou, professeur de sciences politiques à l'université du Péloponnèse. *Leur véritable identité est celle d'une extrême droite radicale qui a pour référence le régime des colonels* [1967-1974, NDLR] *et qui prétend rétablir la sécurité et la croissance par l'instauration d'une dictature.* »

Centrifugeuse. Un programme qui, selon les derniers sondages, séduit désormais 10 % des électeurs, soit une progression de 3 points depuis les dernières législatives. La crise agit comme une centrifugeuse sur l'opinion publique. La « génération sacrifiée » des 20-30 ans, les chômeurs (26 % de la population active), les fonctionnaires dont les salaires ont été amputés d'un tiers, les retraités dont les pensions ne permettent même plus de se nourrir et encore moins de se soigner, les citadins qui ne veulent plus du million d'immigrés clandestins cèdent progressivement à la tentation des extrêmes. Ce désarroi profite en premier lieu à Syrisa, un Front de gauche à la grecque ; Aube dorée rafle les restes. La respectabilité que son entrée au Parlement est censée lui conférer a levé un tabou : il est aujourd'hui plus facile d'assumer, voire d'afficher sa radicalité. « *On se fait plus souvent agresser verbalement* », reconnaît

L'entrée du parti au Parlement a levé un tabou : il est aujourd'hui plus facile d'afficher sa radicalité.

Achille, un Camerounais qui se retrouve coincé en Grèce après être entré clandestinement par la Turquie.

Dans un pays où l'orthodoxie est religion d'Etat, le sursaut moral pourrait venir de l'Eglise si la hiérarchie n'était aussi divisée. Certains prêtres luttent contre ce discours de haine, mais, comme dans tout système autocéphale, la religion reste pour beaucoup indissociable du drapeau, quels que soient ceux qui le brandissent. Deux évêques, dont celui du Pirée, soutiennent ainsi publiquement les positions d'Aube dorée. « *C'est le retour du refoulé nationaliste et religieux,* déplore le psychanalyste Thanos Lipowatz. *L'orthodoxie encourage une glorification stérile du passé et une mentalité victimaire : c'est toujours la faute à l'autre si les choses vont mal, les Ottomans autrefois, l'Europe aujourd'hui.* »

C'est sur ce terreau que Nikolaos Michaloliakos et les siens prospèrent. Et ils ratissent large, exerçant leur prosélytisme tous azimuts. Dans l'armée et la police, bien sûr, mais aussi les syndicats et jusque dans les écoles, où des affrontements ont déjà été signalés.

Interviewé il y a quelques mois par le quotidien économique allemand *Handelsblatt,* le chef du gouvernement, Antonis Samaras, avait comparé son pays à la République de Weimar finissante. Mais il n'avait pas précisé s'il faisait seulement le parallèle entre deux naufrages ou s'il mettait en garde contre ce qui pourrait suivre ■

Les Bonnes Adresses du Point





Pour toute parution : 01.44.10.13.64